

75204

REFRAINS

D'ESPAGNE

traduits



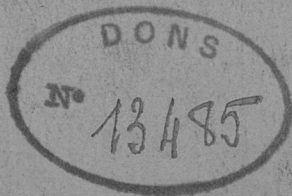
G. POSTEL-VINAY

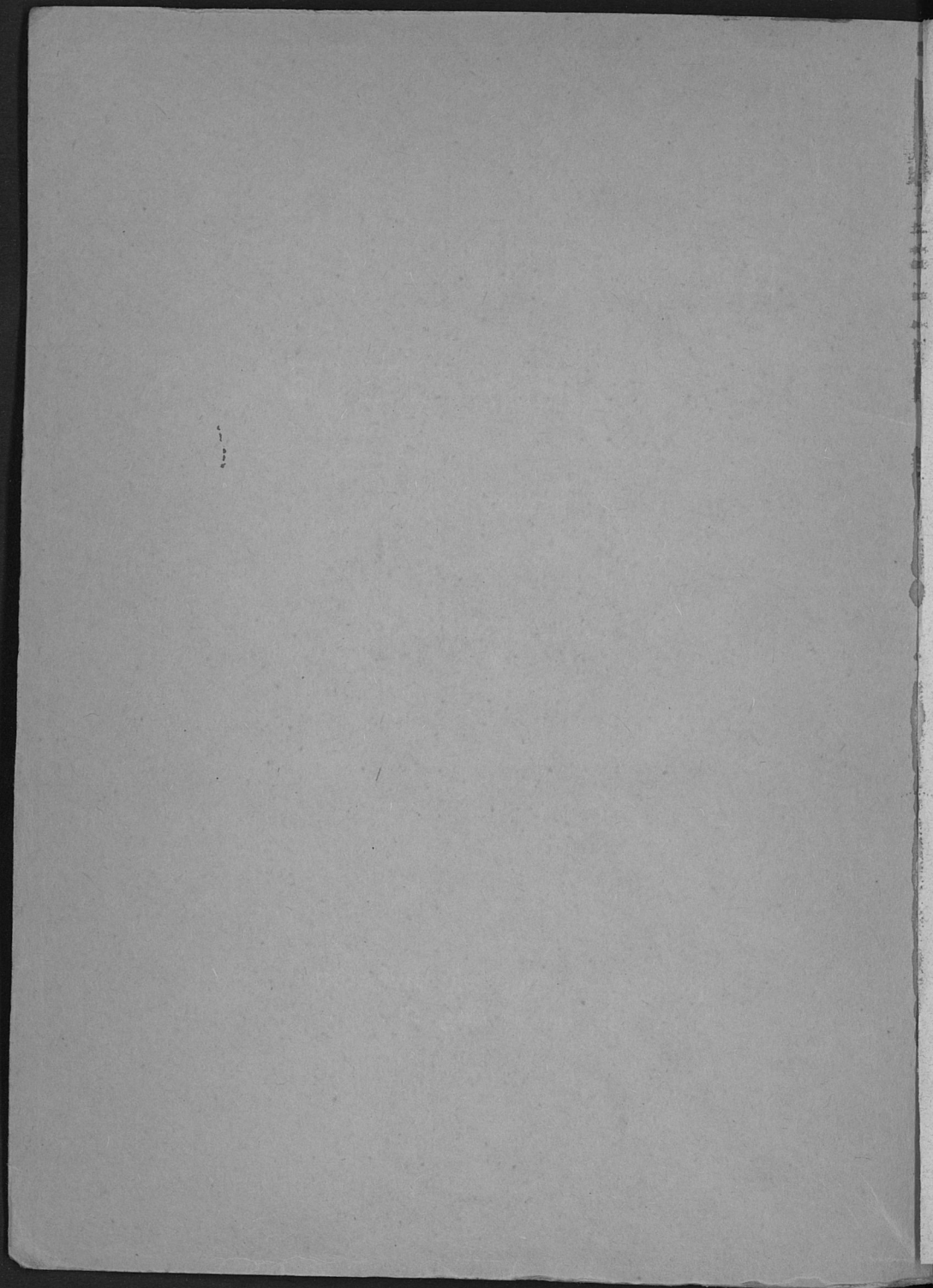


PARIS

IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN

53, RUE DE LILLE, 53

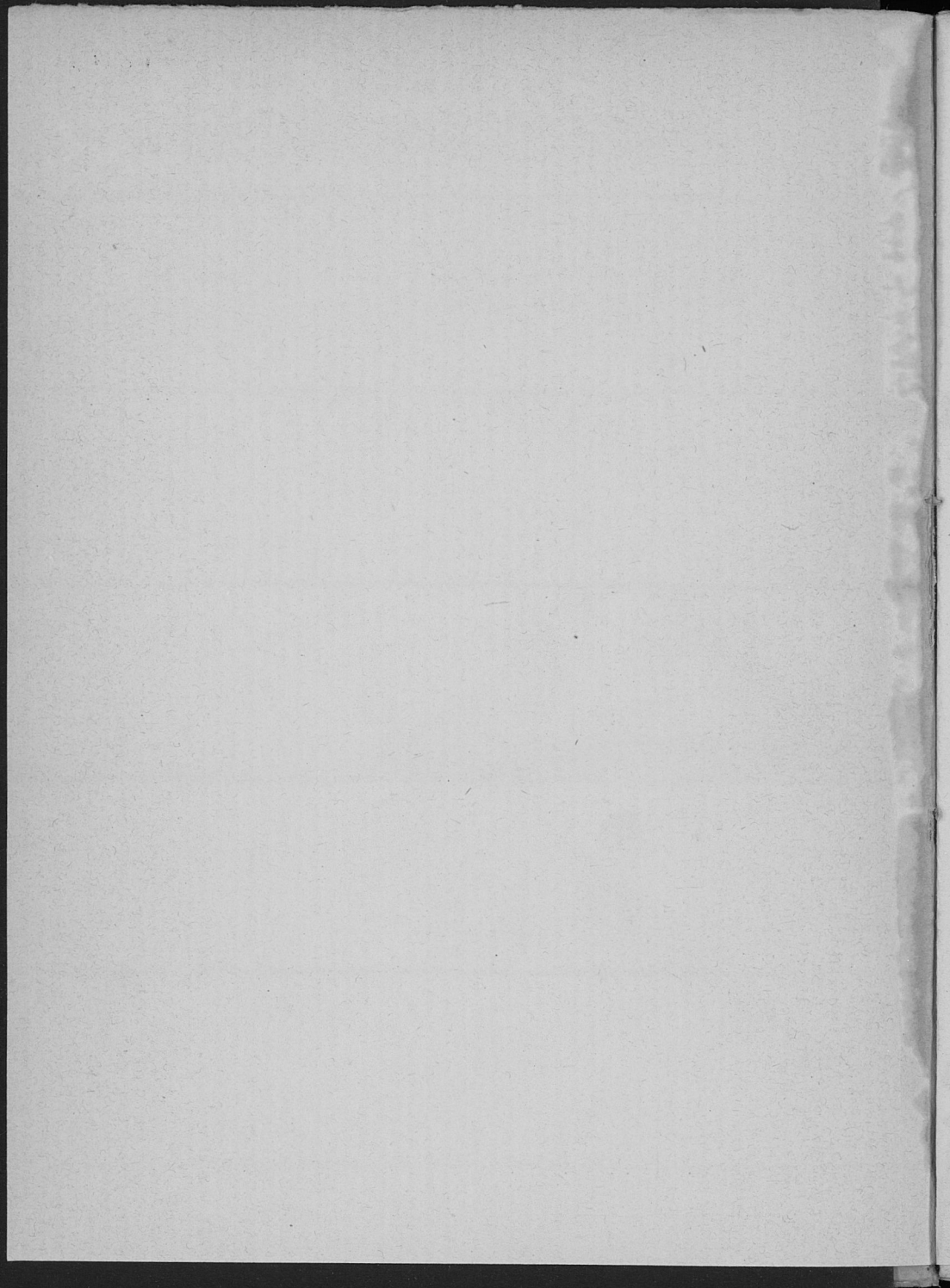




à Monsieur Brachet
Bien modeste mais très cordial
d'aucun.

21 Décembre 23

Wattling



75.204

75204

REFRAINS D'ESPAGNE

traduits

G. POSTEL-VINAY



PARIS
IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN
53, RUE DE LILLE, 53



REFRAINS

D'ESPAGNE

FRANÇOIS

G. POSTEL-VINAY



PARIS

IMPRIMERIE ERNEST PICQUOT

17, rue de la Harpe

REFRAINS D'ESPAGNE

Pour mieux les comprendre

Passant, si tu franchis les Pyrénées, prends pour guides Rinconnete et Lazarillo de Tormès, tu les connais sans doute, va ton chemin, écoute et regarde.

En quelque lieu que tu parviennes, puisses-tu ne jamais savoir l'heure de ton départ. Laisse-toi conduire par les heures au hasard de la route, et n'oublie pas que voir une ville le matin, à midi et le soir, c'est en découvrir trois différentes à la fois. Les pierres de Salamanque, vues de près, sont d'un rose très rare ; le soir ou à contre-jour elles deviennent violettes, d'un ton d'améthyste transparente ; elles sont parfois le matin gris-vert cendré. Les

briques de Grenade passent de même, selon l'heure, par tous les tons de la flamme, pour s'éteindre dans le cobalt pur.

Pars en Juin. A la Saint-Jean, le soleil est généreux et se donne tout entier sans jamais blesser. Laisse-t-en caresser comme le font les vieux murs, mais évite, dans le sud, les bois d'eucalyptus, et dans le nord, les bosquets de chênes à glands doux, « les encinas ». Ces arbres paraissent dévorer leur ombre et avoir la fièvre en frissonnant à la moindre brise qu'ils interceptent. Ne crains pas le soleil, tu en apprécieras mieux l'ombre sous les toiles qui couvrent les rues ou protègent les patios. Parcours chaque rue dans les deux sens. Tu pourrais ne voir devant toi que le vieil hôtel de ville, et oublier l'église à qui tu tournes le dos. Reviens en arrière : la rue a changé d'aspect. L'abside peut te paraître sans intérêt, cherche cependant le sacristain et monte au clocher, quand le soleil est déjà bas. Sans l'aide du diable boîteux de Quervera, regarde les maisons : les stores déjà repliés sur les patios les laissent voir. On y arrose les fleurs et les dalles. Les vieux parents

s'y reposent immobiles, quand les grands enfants s'apprêtent pour la promenade du soir. Écoute, on chante.

L'heure du repas n'a pas encore sonné, cherche les artisans, pour les voir à l'ouvrage, les tailleurs, les fabricants de jalousies ou d'espadrilles, les vanniers. Tu ne les découvres pas tout d'abord : leurs ateliers, sur la rue étroite, sont en effet cachés par le store de jonc qui les dissimule au promeneur et leur laisse voir le passant. Quand le métier est silencieux, l'ouvrier chante. Écoute, mais ne t'arrête pas, il se tairait. Il chante pour lui-même, et ne veut pas être entendu. Tu en sauras plus tard la raison.

Si la ville est au bord d'un fleuve, établis ton poste d'écoute près du pont. Tu y pourras entendre et voir passer le matin les mules venues de la campagne toutes chargées des vivres quotidiens de la cité ; puis le soir, tu les verras s'éloigner le bât vide, mais doublement chargées encore de leur maître avec sa femme en croupe, satisfaits tous deux de la vente du jour. Cache-toi, écoute : Ils chantent aussi.

Vois le fleuve desséché. Sur la rive, ou près d'un îlot, quelques joncs sont encore verts, l'eau a trouvé un bas-fond que les lavandières ont vite découvert. Elles sont nombreuses, agitent gaiement leurs battoirs, s'apostrophent, rient ou semblent se fâcher. Elles font mieux que du bruit, elles chantent.

Reviens par les rues aveugles, je veux dire celles qui sont sans boutiques, avec de rares fenêtres. Regarde par les judas entr'ouverts, donnant sur les patios. C'est l'heure de la sieste. On berce les enfants en chantant, les petits ne peuvent dormir dans le silence, ils en auraient peur. On se tait sans doute, pour les éveiller. Mais on t'a vu, et le petit volet, en claquant contre ton oreille attentive, t'a prévenu que tu étais indiscret, et tu t'en es allé.

Laisse la ville que tu ne connais pas encore entièrement, tu la verras la nuit, mais le jour baisse. Suis le fleuve, vite, gagne la campagne. En Juin, on moissonne. C'est l'heure reposante et dorée. Les villages et les fermes étant fort éloignés les uns des autres, les paysans réunissent en commun leurs efforts pour

la récolte. Vois ces tentes brunes, dignes de celles d'Abraham : Les bêtes sont au piquet, les charrettes, les brancards piqués à terre, semblent penchées pour se reposer aussi. Des gerbes encore liées sont déchargées, d'autres déliées déjà sont prêtes pour le battage. Une fumée s'élève du sol à peine échevelée par la brise. On prépare le repas du soir ; la rude journée est achevée.

Écoute : On semble accorder quelques instruments. Il y aura danses et chansons, sans souci de la fatigue, à la nuit. C'est l'usage, la veille de la Saint-Jean. Retourne demain au campement, fais-toi connaître sous un prétexte quelconque, soit en demandant ton chemin, soit en quêteant un peu d'eau, jamais refusée et toujours fraîche au soleil dans les alcarazas. Si on t'a vu le jour, tu auras chance de trouver meilleur accueil le soir, et tu seras peut-être invité à t'asseoir autour de l'aire balayée où on dansera. Tu y boiras sans hésitation à la gargoulette qui passera de mains en mains. Les jeunes filles et les garçons ont déjà trouvé hors du chaume quelques fleurs qu'ils n'ont pas laissé perdre : et les voici, à

la nuit, sagement, mais inlassablement, tour à tour par quadrilles se faisant forces révérences, les couples échangeant les danseurs.

Parfois une étoile, fort applaudie et encouragée, danse seule et mime la perte d'une fleur, d'un éventail ou d'un mouchoir que des jeunes gens se hâtent de ramasser et de lui remettre, en dansant toujours. Elle le laisse retomber tant qu'il ne lui est pas remis par celui qu'elle a choisi, pour danser aussitôt avec lui, en donnant à tous le signal de la ronde endiablée. Tu les a vus et entendus. Ils n'ont pas cessé de chanter. Écoute sans cesse, tu en prendras l'habitude et le silence viendra à te peser.

Traverse l'Espagne, tant que tu en auras le temps. Écarte-toi des grands chemins et tu sauras que le moins bavard est le plus inlassable chanteur. Il habite de préférence tout au bout du plateau ou au plus profond de la montagne. Il chantera d'autant mieux qu'il sera moins civilisé.

Les aveugles sont autorisés à toute heure, à demander l'aumône au son d'une guitare ou d'une mandoline dont ils accompagnent

leur chant. Si tu en rencontres, donne-leur quelques réaulx, demande-leur de vieilles chansons, ils en savent encore. Personne ne les écoutait jouer un air italien ou quelconque, avant que tu ne les abordes, mais les vieux rythmes ont rassemblé malgré eux les passants. L'aveugle est écouté. On sourit d'abord, puis on éclate de rire : Le chanteur s'est moqué de toi : Sur un air de « péténéra » ou de « séguedille », triste de son, mais de rythme rapide et cadencé, tu as deviné un refrain sans le comprendre. C'est l'unique thème de la chanson. Mais entre les vocalises, l'aveugle a improvisé à tes frais, faisant allusion à la couleur de tes cheveux ou la coupe de ton vêtement. Avec esprit, je pense, puisque tous en ont ri. Demande au guitariste de te dicter le refrain, il en est incapable ou s'y refuse.

Les illettrés sont nombreux dans les villages, et si beaucoup peuvent épeler une affiche, peu sont capables de la copier.

N'essaye pas de demander par écrit une adresse ou un texte, efforce-toi de l'entendre, sans confondre les G avec les V ou les B, et

les R avec les L. Si tu y parviens, je t'en féliciterai, et ceci par expérience :

Ayant fait un jour quelques achats, je voulus les faire mettre en caisse. Il me fallait un emballleur. N'en trouvant pas, je me suis adressé à la plus sociable de mes voisines, qui, me comprenant avec peine, finit par m'indiquer la rue du Jeu-de-Boules (juego de bolas). J'avais entendu et répétais sans certitude la rue de l'œuf de poularde. Pour vérifier mon erreur involontaire, j'ai dû calligraphier en grosses lettres « huevo de polla », et demander si l'adresse était ainsi correcte. Mon texte fit aussitôt le tour de la boutique, puis celui de la rue qui en fut tout amusée. On me prit enfin en pitié, et je fus gentiment conduit rue du Jeu-de-Boules, chez le plus proche emballleur qui, tout en riant, se mit de bonne humeur à mon entière disposition. Juge alors s'il est difficile de se faire dicter un refrain ! J'ai réussi cependant à en saisir une douzaine à la volée des notes.

En Espagne, la jeunesse seule danse et chante, et les chansons s'y réduisent à un unique refrain d'amour. Il y en a tant, que

chacun peut en trouver un, à toute heure, qui cadre avec ses inquiétudes ou son bonheur. Ils sont toujours courts, réduits à cinq petits vers assonancés, ou à sept tout au plus, quand une séguedille doit les accompagner. Le chanteur semble tantôt se consoler ou se plaindre, tantôt adresser une demande ardente ou un reproche douloureux. Parfois aussi, mais plus rarement, la forme indirecte donne une allure proverbiale au refrain. Dans quelques-uns, un nom précise à qui il est adressé. Chacun peut alors le changer à son gré. Tous ces couplets sont accompagnés de vocalises gutturales et aiguës, laissant au chanteur le temps d'improviser et d'accorder son chant avec sa sensibilité ou les circonstances qui l'invitent à crier, sur un vieil air de danse, son espoir ou sa joie, sa désillusion ou sa douleur.

Quand il y a fête pour réunir la jeunesse, on danse tour à tour, pendant qu'un soliste improvise et chante. Tous applaudissent et encouragent danseurs et chanteurs en répétant le refrain au son des mandolines nerveuses ou des guitares chantantes. La danse

est mimée tout autant que dansée, et chacun écoute le rythme ou l'idée qui convient le mieux à son cœur. La ronde semble parfois devenir tragique ou passionnée; les spectateurs en deviennent plus attentifs et troublés.

Souvent la danseuse, gitane ou bacchante, arrête net sa dernière volte, en s'affaissant parfois sur un genou, avec un geste brusque d'épaules et de tête rejetée en arrière qui semble dire : « Après tout, qu'importe ! »

En lisant ces couplets détachés dans un recueil, et après les avoir entendus ou vu danser, tu les prendras pour de courtes morales, de petits drames sincères vécus avec passion. Ce sont aussi des images d'ardente jeunesse, de bonheur ou de chagrin, et même de sage résignation un peu fataliste qui n'est pas sans philosophie.

La forme en est toujours imprévue et naïve, souvent adroite. Un mot suffit pour situer l'action ou dépeindre l'acteur. Le monde inanimé y a un rôle et parle. Tu pourrais croire qu'il s'agit de fable, n'en crois rien. L'espagnol prête de la vie à la nature : S'agit-il de l'arrivée d'une princesse

dans un vallon ? La nature lui fait fête.
« Fleurs, ouvrez-lui passage, ruisselets, servez-lui de miroirs... »

Demande à un enfant, quand l'air est accablant, si l'orage menace, il te répondra :
« Possible, les arbres chantent ». N'as-tu pas observé le bruit des feuilles que le vent agite un instant avant l'ondée ? L'image semble parfois rude et inattendue, mais quand elle te sera devenue familière, tu l'apprécieras moins sévèrement.

La langue ne prête pas au calembour. Il ne serait du reste ni compris ni goûté, mais si la similitude des sons des deux mots aide à préciser une image, elle sera d'instinct utilisée. Les traductions d'œillet et de clou étant très voisines, un œillet d'Espagne ne peut être que fiché dans une chevelure ou à un corsage ; il n'y en est que mieux assujetti.

Ne demande pas au chanteur de te répéter son refrain, il se sauvera aussitôt riant ou rougissant sans pouvoir te répéter :

« Je t'ai dit
De ne plus frapper à ma fenêtre
Une fois, deux fois,
Je ne t'ouvrirai pas. »

ou bien :

« J'ai cadennassé mon cœur
Pour t'y garder prisonnier. »

Te voilà prévenu, sois discret, mais écoute à chaque pas. Tu es au pays des refrains d'amour. La jeunesse les apprécie et les choisit avec discernement. Elle applaudit qui en rime de neufs. C'est souvent un précieux secrétaire pour les amoureux qui, ne sachant écrire, savent tout au moins chanter. Le souvenir de ces couplets satisfait l'imagination et la sensibilité de ceux à qui les romans ou les nouvelles sont étrangers.

Les vieux les entendent avec plaisir, en bercent les enfants; et plus d'un père, non sans émotion, reprend sa guitare et sa mandoline pour en accompagner les fiancés.

Marche, passant, je ne veux plus t'arrêter. Mais voici un choix restreint de ces refrains. Ils sont à dessein présentés au hasard, jetés sur ces feuillets comme de précieux jonchets.

Le jeu en vaut la peine, pour qui a du doigté.

*A qui trouverait par improbable
ce recueil trop court.*

Ces quelques refrains sont pour la plupart extraits des « canciones populares » de Ramon Caballero, éditées à Madrid dans « la biblioteca universal ».

Qu'ils aient déjà été traduits en français, tout au moins en partie, c'est possible et même probable ; mais il n'est pas défendu, après avoir parcouru des régions encore mal explorées, d'inviter le voyageur à s'y arrêter.

Il s'agit ici de chansons ; pour en préciser le caractère, il aurait fallu noter les airs qui les accompagnent, ou mieux les rythmes, dictés par la strophe au chanteur, qui les devine ou souvent improvise.

Mais prévenir qu'une chanson doit être accompagnée d'une petenera, d'une séguedille, ou d'une sévillane ne renseignerait guère mieux le musicien, que s'il était invité

à chanter en français sur de vieux airs de menuet, de bourrée ou de dérobée, dont on aura bientôt perdu le souvenir.

On peut encore faire en Espagne une ample récolte de vieux rythmes, de sincères refrains, mais il faut se hâter. Ce sont des plantes sauvages, vigoureuses et parfumées que la charrue chaque jour arrache, et enfouit brutalement dans son rigide sillon.

G. P.-V.

REFRAINS

Il y a dans la demeure éternelle
une place près de Dieu.
Ils y viennent joyeux,
ceux qui meurent d'amour.

En enfer j'irais volontiers,
si le feu de tes yeux
en était les flammes.

Pour te voir à toute heure,
je donnerais ma vie,
et pour ne t'avoir pas connue,
Que ne donnerai-je pas?

En accomplissant ton destin,
tu fais le malheur de tous,
sauf d'un.

Je ne sais ce qu'ont les fleurs du cimetière,
Quand le vent les agite, elles semblent pleurer.

Il n'y a pas de femme comme toi,
tendre de loin et de près bourrue.

Les gars de mon quartier
sont devenus jaloux.
C'est parce que je t'aime,
et cependant, je suis laide.

Une heure et demi, petite, sans remuer les lèvres,
et cependant, que de choses tu as dites !

Quand je passe près de toi,
je ne sais ce qui te prend,
tu changes de couleur cinquante fois.

Je t'aime tant et tant,
que pour lit et chevet,
un chant me suffit.

Je m'approchai du mur
et dis au maçon :
A quoi sert une clôture
quand l'amour est sincère ?

La poire sur le poirier,
petite brune, se fane,
si on ne la cueille,
Il t'en arrivera de même,
si tu ne te maries.

Petit oiseau qui à tire d'ailes
va boire à toutes les sources,
prends garde de boire à celle
qui vous garde prisonnier.

Tes yeux sont de feu,
petite chérie, on ne peut le nier.
Donne-m'en un peu
pour allumer mon cigare.

Ne va pas à la messe,
ne te montre pas à la fenêtre,
je ne le veux pas ;
et surtout ne prends pas d'eau bénite
de la main des hommes.

Si tu regardais dans mon cœur,
quelle ne serait pas ta surprise
d'y voir ton image ?

Il y a dix ans déjà qu'il est mort.
et certes sur ses os rongés par les vers
je trouverais les cicatrices de son amour.

Tous me disent de chanter.
Je ne le veux pas,
mon amour est endormi
il ne faut pas le réveiller.

Sur ton visage et ta gorge
je connais des grains de beauté,
mais il y a, en ton cœur, plus de qualités
que de roses en a le rosier.

Mère, à la fontaine,
j'ai brisé ma cruche,
ma cruche, peu m'importe,
mais que dira-t-on de ma maladresse ?

A ta porte, je creuserai ma tombe,
et vivant m'y enterrerai,
mais je laisserai passer la langue
pour crier mon amour.

Même les arbres ne se ressemblent pas.
Les uns sont bons à donner des fruits,
d'autres à faire du charbon.

Dans la salle où tu dors,
dans le plus profond recoin
est une fontaine d'où coule
le sang de mon cœur.

Petite lettre bien heureuse,
ne pourrait-on pas être dans tes plis
pour embrasser l'ange qui t'ouvrira.

La chevelure des rousses,
est, dit-on, empoisonnée.
Tant pis, je les aime.

Comment veux-tu que je chante,
si j'ai perdu tout espoir.
Dans un arbre sans feuilles
le rossignol ne peut chanter.

Au pied d'un arbre sans fruits,
je me mis à considérer
qu'il a peu d'amis
celui qui n'a rien à donner.

Le portrait que tu m'as donné,
je l'ai mis à mon chevet,
à côté d'un Christ saint
que mon cœur vénère.

Petite compagne ne va pas
à la fontaine puiser de l'eau.
Si tu trébuches et tombes,
l'eau en serait toute troublée.

Monsieur le grand Alcalde,
arrêtez-moi, ma Consuelo.
Elle a tué un innocent
avec sa céleste frimousse.

A la porte de ta maison,
il faut mettre un écriteau
à peu près ainsi conçu :
« Par ici on monte au ciel ».

Je t'ai tant aimée
et si fort est mon amour, ma montagnarde,
que pour ta tendresse
je donnerais tout ce que je n'ai pas.

Hier j'ai perdu un foulard
tout blanc, tout neuf.
A chaque coin il y a un soupir,
et au centre, un cri :
« Que je meure » !

Sur le lit d'absence
mon espoir est tombé malade.
Larmes prenez patience
le temps vient à bout de tout.

Je fus à la mer chercher des oranges
Chose que la mer ne possède pas.
Je mis ma main dans l'eau
et l'espoir la soutint.

Petite, tu as des yeux tels,
que si on les mettait en gages,
il n'en manquerait pas
qui en donnerait du vingt-quatre pour cent.

Donne-moi ta petite main,
et tous deux nous irons à la place
où tu as pleuré, pour y ramasser
les larmes que tu as versées.

Quand je serai à l'agonie,
prends place à mon chevet,
et fixe tes yeux sur les miens,
cela m'aidera à ne pas mourir.

Qui veut savoir
la couleur du chagrin
n'a qu'à être soldat
et à quitter son pays.

Mon espoir en allant te rendre visite
est tombé dans un puits
qui est, dit-on,
sans fond.

Tu m'as donné à boire
dans le creux de ta main
j'ai cru que c'était du miel
dans un beau vase. Que j'en étais fier !

Ta mère ferait mieux
au lieu de tant te vanter,
de te laver le visage
et de t'acheter des souliers !

J'ai semé dans ma jardinière
des graines de séparation,
puis les ai arrosées de mes larmes,
et la plante pousse en pleurant.

Avant de t'apercevoir dans la rue,
je croyais que les étoiles du ciel
étaient au complet.
Mais depuis, je les ai comptées,
il en manque une.

Tout au fond de mon cœur
est un escalier de verre fragile.
D'un côté y monte la souffrance,
et de l'autre en descend la consolation.

Avec ou sans toi,
mon mal est sans remède.
Avec toi, tu m'assassines,
et sans toi, je me meurs.

En entrant dans ton jardin,
j'ai quitté mes petits souliers,
pour que les boucles ne s'en prennent pas
dans les fleurs.

A la porte de ta maison
il faut mettre une lanterne,
pour qu'on comprenne
que le soleil n'y manque jamais.

Hier, à la grand'messe
tu m'as regardé et m'as souri.
Puisse Dieu te trouver tel
que tu m'as paru.

La lumière est entrée dans ta chambre,
tu t'en amusais,
mais elle s'en est vite allée,
tu la rendais jalouse !

Mon confesseur me dit
de t'oublier.
Bon conseil
il n'y connaît rien.

Tu m'as aimée, puis oubliée,
et tu reviens m'aimer !
Je ne rechausse plus le soulier
qui a cessé de me plaire.

Grâce à Dieu j'ai réussi
à la lumière de ta lanterne
à m'arracher une épine du cœur.

Les prisonniers comptent les jours,
les forçats les ans,
et ceux qui passent devant chez toi,
les petits pas qu'il leur faut faire.

Une prière pour qui s'embarque,
deux pour qui va à la guerre,
et trois pour qui se marie.

Au ciel je suis monté
pour savoir ton nom :
« Dolorès » m'a dit un séraphin.

J'en ai mal à la tête
de tant t'aimer ;
Mais j'aime encore mieux cela
que de t'oublier.

Chez moi tu viens tard
et te sauves vite.
Je n'aime pas les visites
de chirurgien.

Toutes les prisons de Castille,
ma camarade,
je les ai connues,
mais celles de Léon,
non. Et cela dépend de toi.

Si tu aimes un homme plus que ta vie,
ne le laisse pas voir
pour être aimée.

D'une côte d'Adam
Dieu fit la femme,
pour donner à l'homme
cet os à ronger.

Ne crois pas que je t'aime
parce que je te regarde bien en face.
Souvent on va à la foire
pour voir simplement
sans rien acheter.

La parole que tu m'as donnée
au bord de la fontaine,
le courant l'a emportée.

Je dépaverai ta rue
et la sablerai
pour voir les traces des voleurs,
la nuit, sous ta fenêtre grillée.

Ne me donne rien,
non, je ne le veux pas.
Mais viens me voir
chaque fois que tu le pourras.

Ah ! dites au sérén
de ne pas tant crier si fort.
J'ai sommeil
et ne peux dormir.

Ma mère est morte.
Il n'y a plus de mères au monde.
Une mère,
c'était celle que j'aimais.

Les yeux de ton visage sont aussi charmants de nuit
qu'ils le sont au matin.

Petite, viens avec moi
En allant toute nue,
rien ne te manquera.

Je te le jure, ma mère,
si tu tombes malade,
je te donnerai un bouillon
de ma chair.

Je recommanderai
qu'on m'enterre assis,
pour que tu puisses dire :
« Il m'attend ».

Si tu veux que je t'aime,
ce sera à la condition
de ne regarder personne,
mais que je regarderai
qui me plaira.

Tu peux te jeter à la mer,
ma brune. A la pointe de mon épée
je te recevrai,
mais point ne te tuerai.

Si jeune, déjà en deuil ?
Dis-moi qui tu as perdu.
Si c'est ton amant,
ne pleure plus. — Me voici.

J'ai cru que tu ne m'aimais pas
et voulus me jeter dans le puits,
mais l'Espérance me rattrapa,
par derrière.

Je sais que tu te reposes,
mais sans dormir,
et je sais que tu as la main
où est ma pensée.

Pas même le Saint-Père n'aurait fait
ce que j'ai fait ;
Dormir à ton côté
sans même oser toucher à ton corps.

L'arbre de l'espérance
donne des fruits amers.
Ses feuilles sont des illusions,
et ses fleurs des désabusements.

A ta fenêtre je me suis endormi,
tu m'as éveillé en chantant
et je t'en ai bénie.

Tes yeux sont deux encriers,
ton nez une plume déliée,
tes dents, des lettres menues,
et ta bouche un pli fermé.

Dans mon cœur
bien fermé à clé,
bien que tout petit,
je t'ai tout entier.

Petite pierre de la rue,
Ma montagnarde, je voudrais être,
pour que tu m'y foules,
et que je puisse baiser tes pieds.

Au fond de mon cœur
est un berceau
où le bien de ma vie
entre et se blottit.

De ta maison à la mienne
il y a loin ;
mais de la tienne à mon bonheur
il n'y a qu'un pas.

L'absence est à l'amour
ce que le feu est au vent :
un peu l'attise,
beaucoup l'éteint.

Monsieur le Grand Alcade,
n'arrêtez pas les voleurs,
puisque vous avez une fille
qui dérobe les cœurs.

Les sourires qui ne viennent pas du cœur
sont comme le bois vert,
qui ne donne que de la fumée.

La neige, devant ton visage,
a dit en passant :
« Où je ne manque pas
je ne m'arrête pas ».

Je fus en purgatoire,
j'en connais toutes les peines,
et sais qu'il n'y a pas d'âme,
punie pour avoir aimé.

Va interroger un sage,
tu verras, à ce qu'il te dira,
si un amour de neuf jours
peut avoir pris racine.

Hier, à l'église, je commençais
à réciter « mon credo »,
et j'ai dit :
je crois à ma brune.

Petit oiseau, qui en volant,
emporte au bec un fil,
donne-le moi
pour coudre son cœur au mien.

Chez moi, on me demande :
si je t'aime, Mariano ?
Des lèvres, je dis non,
mais je t'aime dans mon cœur.

La femme qui feint l'amour
est rancunière.
Celle qui aime de vrai
toujours pardonne.

En la baie de Cadix,
un séréno dormait,
Vint une négresse
qui lui dit : Voilà le jour.

Mon mari est mort
et laisse un testament.
Il veut être enterré dans sa vigne
pour en pouvoir sucer le sarment.

On dit que tu ne m'aimes pas
parce que je n'ai rien à te donner ;
alors, marie-toi avec l'horloge
qui, à tout instant, te donne l'heure.

Quand j'étais en prison,
ce qui me distrayait
c'était de compter les chaînons
de ma chaîne.

Comment veux-tu que je descende
au jardin de joie,
si les fleurs se fanent
en voyant ma tristesse.

Quand tu apparais à ta fenêtre,
le soleil reste interdit ;
alors, que feront les hommes ?

Un jour, petite source
Se desséchera ton ruisseau.
Il te faudra alors demander
de l'eau à d'autres fontaines.

L'Amour et l'Intérêt,
un jour, firent une promenade.
L'intérêt fut plus fort que
l'amour que tu me donnais.

Comme une rose donne une rose,
un œillet un autre œillet,
un père élève sa fille
sans savoir pour qui elle est.

Par le « oui » que me dit la petite,
à la porte de l'église,
par le « oui » qu'elle prononça,
j'entrai libre, et sortis prisonnier.

Le foulard que tu m'as donné,
j'en fis cadeau au geôlier,
pour me faire enlever mes fers
et me rendre la liberté.

Le sort m'a pris :
je pars, je suis soldat ;
mais je n'ai pas de cocarde,
Donne-moi, ma brunette,
une goutte du sang de ton cœur.

Il y a trente cachots
dans la prison d'Utréra,
trente, j'en ai occupé,
et ce fut pour une brune frimousse.

C'est moi, le petit pauvre
qui vint l'autre jour
pour te demander l'aumône
et qui s'en fut sans en obtenir.

Adieu je quitte ce monde,
et demande par testament
à être enseveli
dans ton lit.

Hier tu m'as dit aujourd'hui
aujourd'hui, tu me dis demain,
et demain, tu me diras
que ce qu'on a dit ne compte pas.

Parce que je t'ai aimée,
j'ai déjà la corde au cou,
puis on me l'a tant serrée
que maintenant, je t'aime davantage.

A la lumière des étoiles,
je te vis, visage céleste,
aussi, quand je t'admire,
je pense aux étoiles.

Je vis en ce monde,
triste, pensif et pauvre,
pourrait-il m'arriver
que ce qui me manque
me devienne superflu ?

Au milieu de la mer, on a fait
une prison pour les amoureux,
qui donnent leur parole
et ne la tiennent pas.

La dame qui en aime deux
n'est pas sotte, mais bien entendue.
Si une bougie vient à s'éteindre,
une autre lui reste allumée.

Tu as été mon premier amour
et m'a appris à aimer.
Ne m'enseigne pas l'oubli,
je ne tiens pas à le connaître !

Attache-moi avec un de tes cheveux
au bois de ton lit;
même s'il casse, sois tranquille,
je ne m'en irai pas.

Pourquoi je souris
quand tu me contes tes plaintes ?
Mais me confier tes soucis
N'est-ce pas me dire que tu m'estimes ?

Vert n'est pas toujours
la couleur de l'espérance,
ainsi qu'on l'assure.
Mon espérance est toute blonde et rose.

Dieu m'emporte ! Malheur à moi !
Me voici tombé dans un puits
dont je ne trouve pas la sortie.

Quand me parvint la nouvelle
que vous ne m'aimiez pas,
tous m'ont observée
et tous de moi se sont moqués.

J'ai appris que tu me désires ;
de l'intention je te remercie,
que tu me désires voir accroché
comme le Christ à un madrier.

Dans ma chambre, toutes les nuits,
sur mon drap, je lis :
La première ligne dit :
Tu mourras de désir !

Ne t'éloigne pas de moi,
il me faudrait alors t'écrire,
et cela coûte un réal, une lettre.
C'est cher pour moi !

A ta porte, j'ai planté un arbre à guignes,
et à ta fenêtre un cerisier ;
Pour chaque guigne, je t'enlacerai,
et pour chaque cerise, je t'embrasserai.

Si tu es mis en prison, fais attention.
Vois dans l'escalier,
un écriteau où est écrit :
« Ici on nie la vérité ».

A la grille de la prison,
ne viens pas pleurer.
Puisque tu ne peux m'enlever mes peines,
ne viens pas m'en donner..

Mon corps est un cimetière,
et mon cœur un nid,
Petite montagnarde, si tu meurs,
tu y reconnaîtras ta place.

Le serin légèrement blessé
gagne la campagne en disant
qu'il va y boire le sang
de celui qui l'a blessé.

Je te l'ai déjà dit, mon cœur ;
Une fois, deux fois,
ne frappe pas à cette porte :
on ne te répondra pas.

Ta mère t'a appelée Rose,
Quel nom malheureux !
Rose et œillets
meurent effeuillés !

Je me meurs.... Je ne sais comment.
Ma souffrance est... je ne sais le dire.
Je guérirai.... je sais bien quand,
si me soigne qui je sais.

Qui dit que l'Amour est bête
n'a jamais aimé.
Je le plains.

Un cœur sans amour, c'est un arbre sans feuilles.

Tu m'as d'un sourire affolé
et d'un autre rendu sage.

On m'appelle « le niais » au village,
mais tous travaillent pour manger,
quand je mange, sans travailler.

Pour qu'on dise, ma petite,
que tu pleures, parce que je t'ai oubliée,
tu dois te frotter les yeux avec de l'oignon.

En janvier, point de rouges œillets,
le froid les fane.
Sur ton visage, il y en a toujours;
le ciel le permet.

Qui aura la chance de l'air
qui va où il veut,
sans être vu!

Arrache-moi, si tu le peux
de la bouche,
les baisers que l'autre jour
tu m'as donnés.

Ceux qui te disent pauvre,
mon trésor,
ne savent pas ce que vaut
ton cœur.

Si tu aimes, va au cimetière,
tu verras où conduisent
les injustes reproches.

Tous les fleuves, Marie, se perdent dans la mer,
là aussi finiront mon amour et le tien.

On m'a dit que tu as une maîtresse,
Ne le nie pas, ni t'en excuse.
Le moins qu'on allume sur un autel,
ce sont deux lumières.

J'ai un chagrin, un tel chagrin
qu'on peut dire
que ce n'est pas moi qui l'ai,
mais que c'est lui qui m'a.

Si ma mère ne me marie pas
d'ici dimanche prochain
je mets le feu à la maison,
et à tout ce qu'elle contient.

De mes os je ferai une croix
et m'y cloueraï
pour que Dieu te donne la santé.

Va-t'en, va avec l'autre,
puisque tu l'as aimé,
Jesèmerai dans mon jardin des graines d'oubli,
et de mes larmes les arroserai.

Cordonnier, fais-moi des talons qui me grandissent
Je suis petite et n'atteint pas
aux bras de mon amant.

On aime par caprice,
par illusion aussi.
mais il y a des amour
qui se louent comme des logis.

Laissez, laissez-moi, je l'aime.
C'est une perle dans la boue,
Je le sais, mais c'est une perle.

J'ai rêvé que j'étais au ciel,
mais en m'éveillant dans tes bras
je vis que je ne m'étais pas trompé.

Ton amour et le mien,
bien qu'arrosés de pleurs
ne peuvent croître.

Jeanne, comment fais-tu
pour ne pas salir en marchant
tes souliers ?
C'est, me dit-elle,
que je vais foulant les cœurs ?

Les yeux de ma brune
sont pareils à mes maux :
Grands comme mes soucis,
noirs comme du charbon,

Si mon cœur te gêne,
Va, jette-le à la rue,
Les chiens le mangeront
si personne n'en veut.

Cette nuit j'ai rêvé
que je dénouais le ruban
de ton tablier.
Plût à Dieu que je fusse éveillé.

Les cyprès de la maison sont en deuil,
n'ayant pas de fleurs à t'offrir.

Les mots d'amour
sont comme les grains d'un collier.
Qu'un se détache
tous les autres se désenfilent.

Si la pierre du briquet,
toute pierre qu'elle est,
pleure des étincelles de feu,
que pleurera mon cœur ?

Si le sang de l'homme pouvait se manger en ragoût
toutes les femmes seraient cuisinières.

J'ai cadenassé mon cœur
dès que j'ai vu ta beauté,
pour le fermer à toute autre,
si tu me le permets.

J'ai plus de mérite que Dieu :
Dieu ne te pardonnerait pas
ce que je t'ai pardonné.

Le Temps dit à l'Amour :
Ton orgueil,
je te le corrigerai.

J'aime les yeux cernés.
Ne lui demande pas ce qu'elle a.
Elle aime pour de bon.

L'eau qui se répand,
la fumée qui va par l'air,
la réputation d'une femme
nul ne peut les recueillir.

A la porte du bain est écrit au charbon :
« Ici le bon devient méchant
et le méchant devient pire. »

Quand je passe devant ta porte,
j'emporte du pain et le mange en marchant,
pour que ta mère ne puisse dire
que je me nourris de te voir.

L'enfant pleure en riant,
le riche jouit en dépensant,
le pauvre vit en mourant,
et le peuple chante en pleurant.

Dans la boutique d'un barbier
savez-vous ce qu'on dit ?
Que le Seigneur donne un mouchoir
à qui n'a pas de nez.

J'ai demandé à un sage
Comment on oublie un amour ?
Il m'a répondu :
« Ah ! si je le savais ! »

Le livre de l'expérience
ne sert de rien à l'homme.
Nul ne le lit jusqu'à la fin
où en est la morale.

Au tribunal criminel
j'ai conduit tes yeux,
ces deux scélérats de voleurs.
Dès qu'ils y sont entrés,
Le juge a dit qu'on l'avait volé.

L'autre matin, j'ai rêvé que tu m'aimais,
et en même temps, j'ai rêvé que je rêvais.
Pour l'infortuné,
le bonheur, même en rêve, est impossible.

Quand je vois ma mère,
et que je te regarde,
je crois ne voir qu'un être
en deux.

Je suis jaloux, chère petite,
même des fleurs,
que sur ton sein gauche
tu te poses.

Quand je vins l'âme brisée
à ton balcon,
ton balcon m'a dit
de m'en retourner.

Qui sera le clou doré
où tu poses la chandelle
pour te voir te déshabiller
et te vêtir ?

Je n'ai ni père ni mère,
il y a longtemps que je les perdis,
Que les pierres de la route
aient pitié de moi !

Facteur, hâte-toi, va courant,
porte cette lettre à ma fiancée
et dis-lui qu'avec le temps,
ce qu'on projette se réalise.

Je ne sais ce que tu m'as fait boire
De tout j'ai perdu la mémoire,
mais toi, je ne puis t'oublier.

Ne rougis pas en passant par ma vallée.
Tous y sont silencieux,
et personne ne dira ce qu'il sait.

J'ai dans le cœur deux baisers
dont je ne puis me défaire,
le dernier de ma mère,
et le premier que je t'ai donné.

Quand je voulus, tu refusas,
maintenant tu veux, je refuse.
Tu auras l'amour triste
comme cela m'est tout d'abord arrivé.

On dit que tu m'aimes fort :
c'est pour me tromper.
Dans un cœur si petit
deux âmes ne peuvent trouver place.

Je suis comme la pierre
au milieu de la rue
que tous foulent
et qui n'appartient à personne.

Elle est ici passée
dans le char des morts,
une main pendait
et je l'ai reconnue.

Quand ma chevelure arrivera à ma taille
ma mère me dira
que je ne lui appartiens plus.

J'en ai parlé à ta mère
Elle a dit : nous verrons !
Bonne réponse !
nous tenons la noce !

C'est Noël, la nuit bénie,
demain viendra le Sauveur.
Apporte du vin, Marie,
nous boirons en son honneur.

Comme l'ombre,
la femme fuit qui la suit,
et aime qui la fuit.
J'ai compris :
Quand une me suivra, je l'attendrai,
mais si elle me fuit, point n'insisterai.

Petite, je dois cette nuit
tuer un homme :
Donne moi tes yeux.
Ma demande t'étonne ?
Mais ce sont des armes
qui ne font point quartier.

La vague et la jalousie,
c'est tout un.
On les prend pour des montagnes,
et ce n'est que de l'écume.
Que le vent change,
Vague ou jalousie sont apaisées.

C'était à coups de dures flèches
que jadis l'Alour blessait ;
c'est maintenant à coups de piécettes
qu'il le fait.
Belle mitraille,
qui en toute muraille
fait brèche.

Un sage se plaignait de sa misère.
Etant allé se nourrir
d'herbes dans un champ,
en tournant la tête, il en vit un autre
qui se contentait
de celles qu'il laissait.

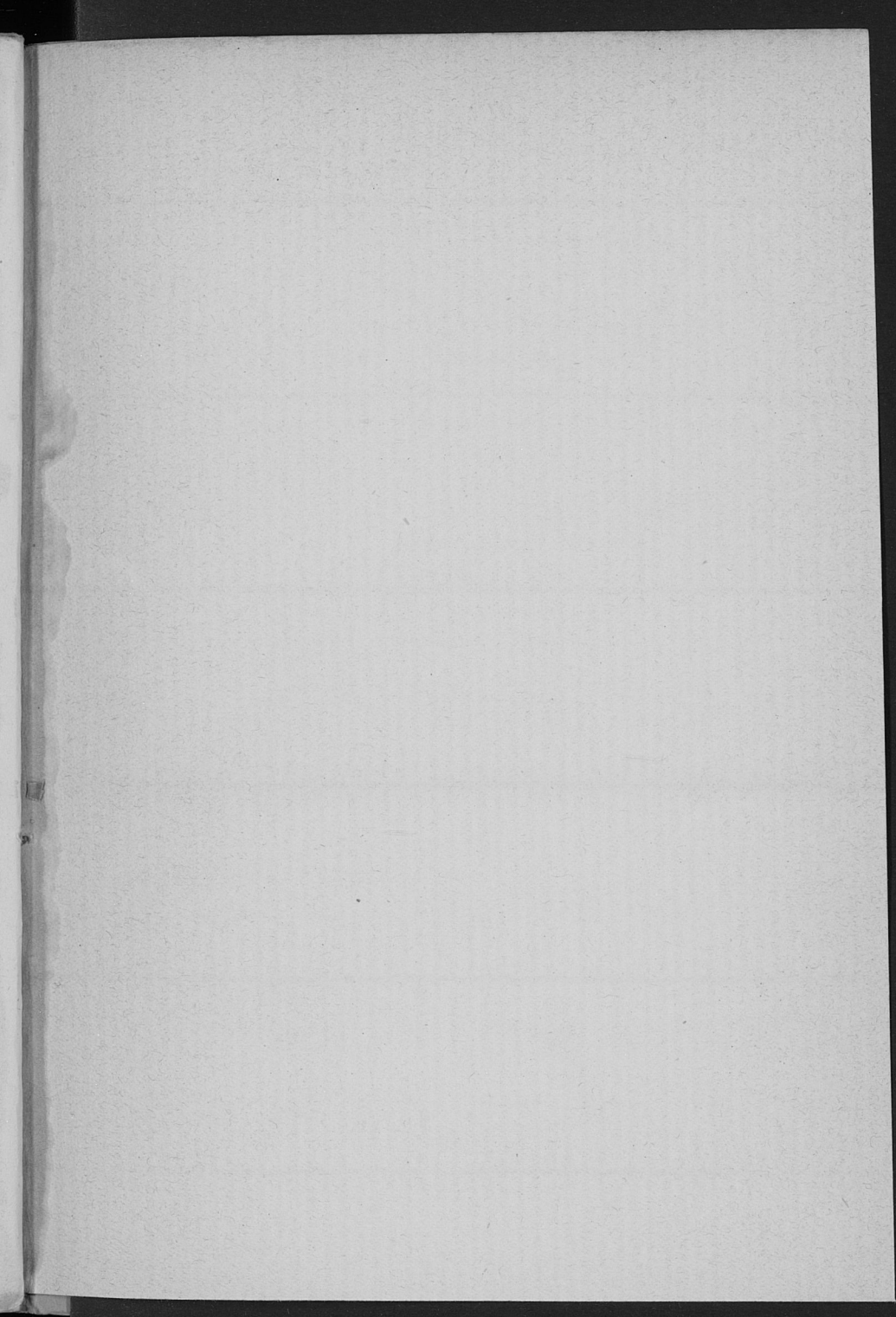
Le noir, c'est laid,
mais que tes yeux noirs sont beaux !
Qu'il est étrange,
étant si noirs
qu'ils aient tant d'esclaves.

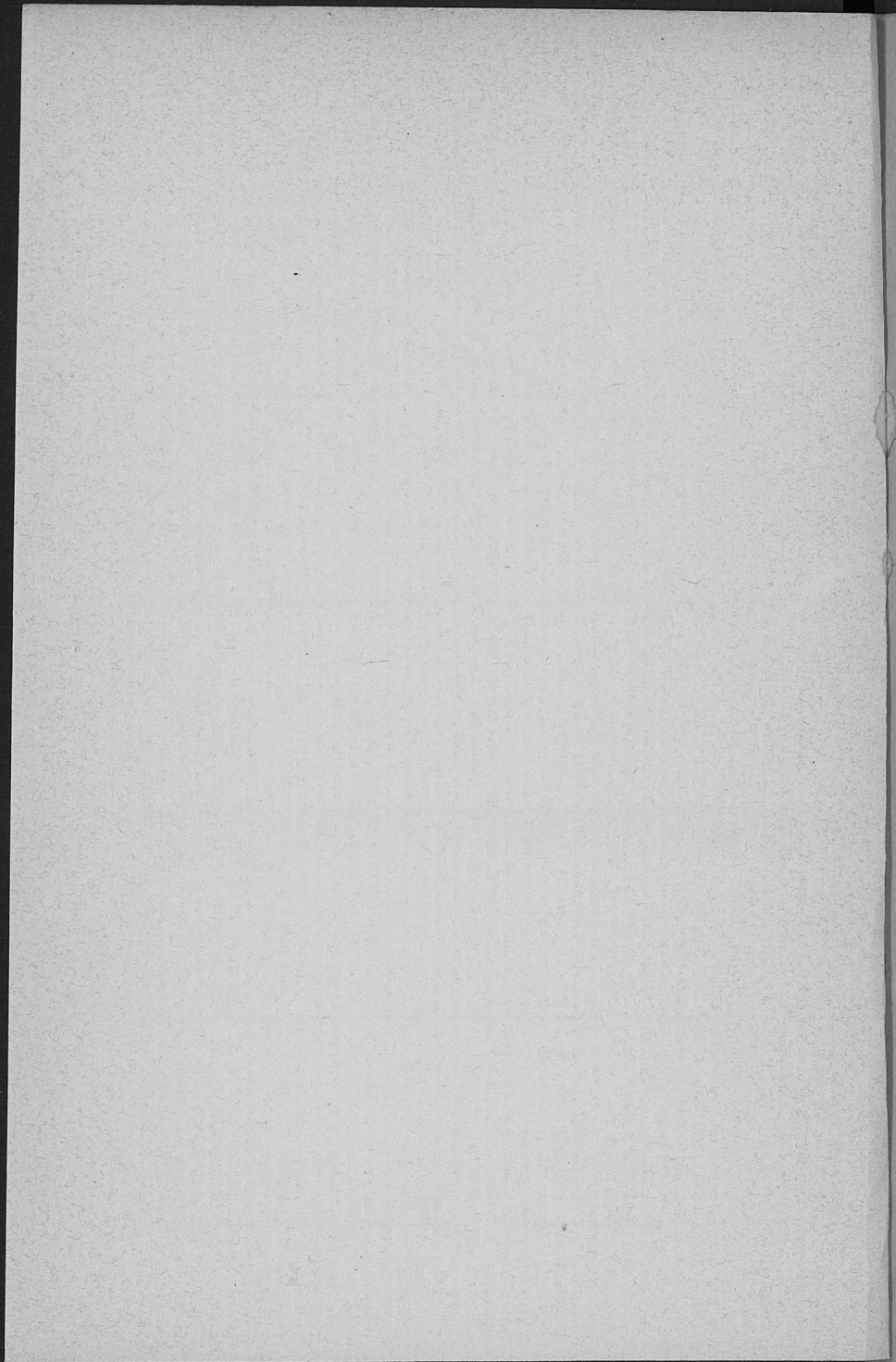
Les larmes de femmes
sont de vrais bijoux
dont elles se parent
et qu'elles gardent en un écrin
qu'elles ouvrent ou ferment
à leur gré,
riant ou pleurant.

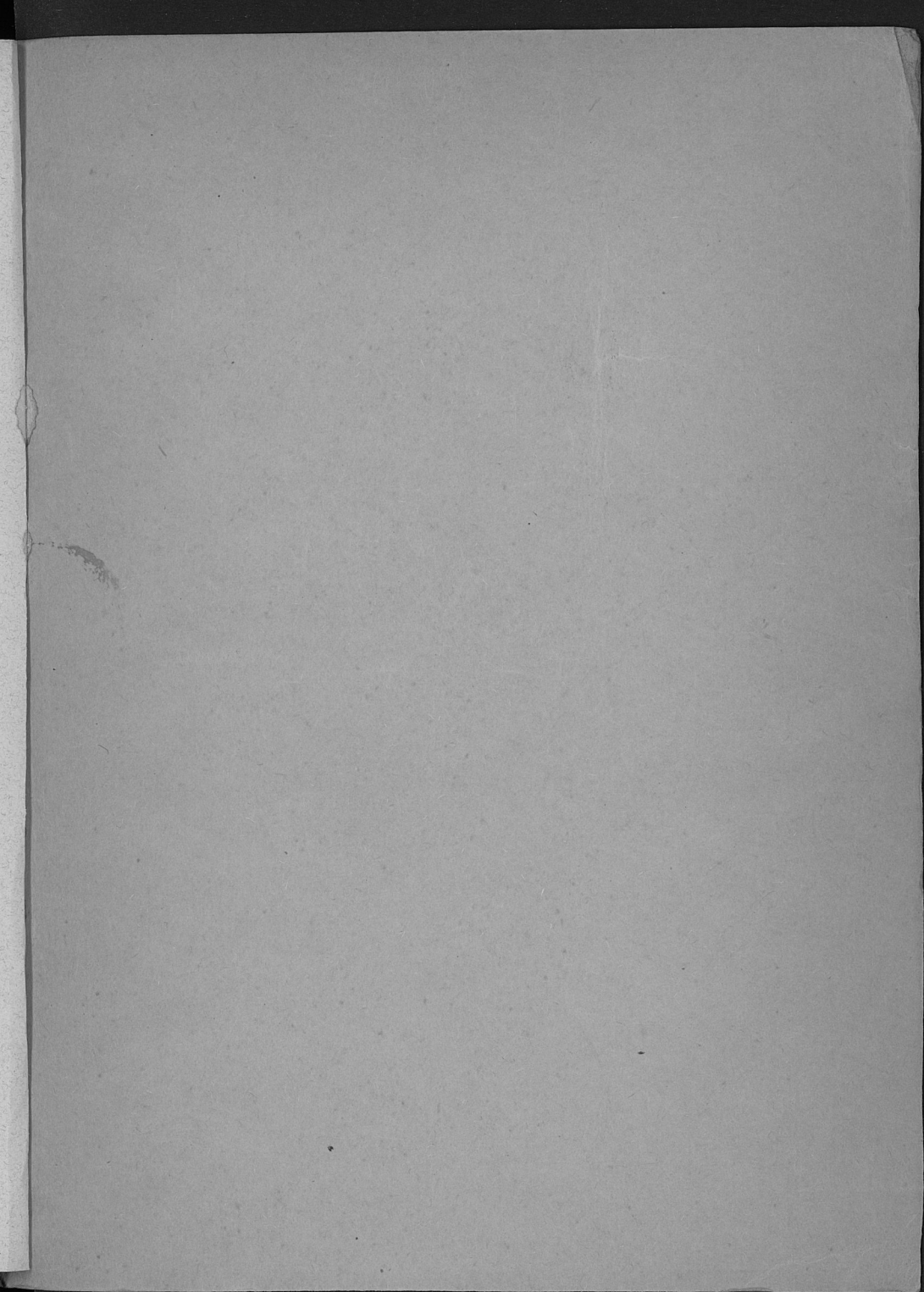
Que le jaloux garde son bien,
il n'en boira pas moins
baptisé le vin de sa cave.
Qui du reste peut être sûr
de boire son vin pur ?

La nuit de Noël est venue.
La nuit de Noël va finir.
Nous aussi nous devons partir
pour une contrée inconnue.











OBX 19032000